

La musique à Genève

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **La musique en Suisse : organe de la Suisse française**

Band (Jahr): **3 (1903-1904)**

Heft 49

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



La Musique à Genève.

Un brillant élève de M. Willy Rehberg, le jeune pianiste virtuose, Max Behrens, a donné au Conservatoire son premier Récital officiel de piano. Le programme comportait entre autres les *24 préludes* de Chopin, joués de suite. Ce n'était pas banal mais nous n'avons pas trouvé que cet amas de préludes mit très en faveur l'œuvre de Chopin. Ce sont de ces pièces fines et délicates que l'on doit déguster en gourmet et pas toutes à la fois, ce qui est d'un goulu. Néanmoins M. Behrens s'est révélé, sauf quelque rare exception, un remarquable interprète de Chopin; la technique très sûre est celle d'un virtuose consommé et la compréhension, quoique parfois un peu « jeune » n'en est pas moins celle d'un excellent musicien. La *Fantaisie chromatique* de Bach, la *Sonate appassionata* de Beethoven, la *Fantaisie* op 47, en 3 parties de Schumann, un *Nocturne* de Liszt et une page de virtuosité pure, paraphrase de Pabst, sur l'*Eugène Onéguine* de Tchaïkowsky, ont permis à M. Max Behrens de faire montre tour à tour de toutes les faces de son beau talent. Encore une étoile en perspective, dont M. Willy Rehberg peut être fier.

L'appréciée cantatrice, Nina Faliero-Dalcroze ne chante pas souvent à Genève. Mais elle connaît son public et sait qu'il faut se faire désirer. Aussi la désire-t-on et lorsqu'elle annonce trois grands Récitals de chants, réussit-elle à attirer chaque fois environ 1800 auditeurs à la grande salle de la Réformation. Un attrait de plus : M. Jaques-Dalcroze lui-même au piano ! Le premier Récital était consacré à la musique ancienne des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècle. La chanson populaire italienne, allemande, française, espagnole, s'est vue interpréter avec esprit et surtout avec la belle voix souple et veloutée que l'on sait par l'éminente cantatrice. Le *Plaisir d'amour*, de Martini; *Mein Schatzerl*, de C. M. de Weber; *C'est une misère*, de Blangini; *Plainte maternelle*, chanson es-

pagnole harmonisée par Ed. Moullé; *Le Retour du marin* et *En passant par la Lorraine*, chansons populaires françaises, ont valu, et avec raison, un gros succès à Mme Faliero, sans parler des œuvres de Pergolèse, Gaffi (1700), Cavalli (1600), Exaudet (1710), etc., etc.

Il est certain que la chanson populaire doit être souvent plus « dite » que « chantée ». Mais quand on a la voix d'or de Mme Faliero, on se fait scrupule de mettre cette voix, au second plan, cela se conçoit. On aurait cependant aimé à mieux comprendre les paroles de certaines mélodies. Les accompagnements de M. Jaques, au piano, étaient parfaits de distinction, de discrétion et d'expression juste. Le second Récital était consacré à Schumann et à Schubert. La traduction, en prose, que Reymond-Duval a faite pour le cycle de l'*Amour du Poète* est bien supérieure aux traductions précédentes, sans toutefois remplacer encore idéalement le poème de Heine. La musique de Schumann est essentiellement allemande et s'adapte aux paroles d'une façon si adéquate qu'il semble que le Maître ait dû recréer le poème en même temps que la musique. Chacun connaît les 16 perles précieuses composant l'écrin de l'*Amour du Poète*, Mme Jaques a eu des envolées superbes mais si elle a avec raison, interprété avec discrétion la plupart des mélodies, cette discrétion aurait convenu à une petite salle intime. Dans la grande Salle de la Réformation, l'effet était diminué. La grande douleur exprimée par le génial Schumann, l'ardent adversaire des Philistins, ne se livre qu'aux adeptes les plus intimes.

Il n'en est pas de même de Schubert et ses trois plus fameux lieder, *Sérénade*, *Erlkönig*, et *Du bist die Ruhe*, ont convenu à merveille à la cantatrice, au public, à la salle. M. Jaques-Dalcroze a fait valoir d'une façon magistrale le dramatique et difficile accompagnement du Roi des Aulnes. Le troisième Récital, consacré à la musique moderne aura eu lieu quand paraîtra cette chronique.

Au septième concert d'abonnement on a exécuté de la musique française moderne. Un poème symphonique, *Lénore*, de Henri

Duparc aurait été signé Richard Wagner que personne n'en eût été surpris. Par contre les « belles longueurs » d'un morceau symphonique extrait de *Rédemption* de Cesar Franck, sont le fait d'une personnalité très puissante et mystique. La *Joyeuse marche*, du farceur Chabrier est un chef d'œuvre d'humour parisien et de fantaisie exubérante, qu'une savante combinaison de timbres fait hautement valoir. En première audition un *Eglogue*, poème virgilien de Rabaud, élève de Massenet, à certaines qualités aimables mais ne cause pas de révolution violente dans l'art du Poème symphonique.

Vincent d'Indy était représenté par de très beaux fragments du 2^{me} acte de l'*Etranger*. C'est très moderne d'inspiration et par conséquent un peu tourmenté mais c'est très impressionnant et vous laisse du trouble dans l'âme. Notons en passant les agréables petites excursions que la famille des cuivres de de notre orchestre a faites dans les notes non inscrites sur leurs parties.

Les solistes étaient Mme Vautier-Rutty qui aurait fait une excellente chanteuse d'opérette ou d'opéra comique et qui a eu le tort de ne pas mettre cette idée à exécution. Elle avait pour lors choisi trois chansons assez banales de Marty, Dubois et Catherinc. Malgré un chant absolument juste comme notes, et une excellente diction, le manque complet d'expression ne fit pas valoir ces pièces de peu de valeur. Une page ingrate au possible, l'*Invocation à la mer* de d'Indy, a permis à Mme Vautier de montrer une sûreté étonnante, des attaques parfaites et une voix souple, mais toujours sans émotion communicative, et pour cause.

Un succès énorme a été fait au violoniste Oliveira, (Valério Franchetti) 1^{er} prix du Conservatoire de Paris (classe Marsik) et 1^{er} violon solo de l'orchestre Colonne. La technique de ce jeune virtuose de 23 ans est absolument merveilleuse et son jeu a vraiment un charme exquis. Il a joué le magnifique *Concerto en fa majeur* de Lalo, de manière à s'attirer l'enthousiasme mérité du public, par une note très (et peut-être trop) personnelle et chaleureuse.

La *Havanaise* de St-Saëns et en bis la *Berceuse* de Fauré, plus la *romance* de Wieniawsky ont encore accru le délire de l'auditoire (féminin surtout : M. Oliveira est un beau et excellent garçon!).

Ne trouvez-vous pas que d'une façon générale on avait composé ce programme en pêchant ça et là dans l'Ecole française sans attraper toujours les meilleurs poissons?

La *Société des instruments Anciens* est venue cette année encore avec M. Casadesus et sa viole d'amour, Mme Casadesus et son quinton, M. Desmonts et sa viole de gambe, M. Nanny et sa contrebasse et Mlle Delcourt pour le clavecin. Ces talentueux instrumentistes sont des plus intéressants et ils ont bien mérité de l'art en reconstituant d'une façon si parfaite la façon de jouer de nos ancêtres. Faut-il l'avouer? L'an passé l'audition donnée par ces artistes nous avait laissé comme un parfum de ravissants marquis contant fleurette à de délicieuses marquises et dansant finalement une pavane ou un menuet. Cette impression s'est envolée cette année et cette seconde audition nous a paru longue. C'est un peu la faute du nasillard clavecin que Mlle Delcourt a beaucoup fait travailler, et la faute des œuvres vieillottes que l'on se prend à écouter en souriant d'un air de protection en pensant à ses pauvres ancêtres. Cependant les exploits de M. Nanny sur sa contrebasse ont été très goûtés du public. Les ensembles sonnaient bien et avec beaucoup d'homogénéité dans la salle du Conservatoire. On a naturellement entendu du Couperin, du Scarlatti, puis Mouret, Campra, Marais, Martini, Marcello, etc., ont eu leur tour. — La séance était en somme très intéressante et a paru faire grand plaisir au public. Pour les professionnels qui font de la musique toute la journée, ce fut plutôt fatigant.

Citons pour mémoire encore la réussite d'une séance du groupe d'Art Social. MM. Willy Rehberg et Brunet ont joué et déclamé le poème *Enoch Arden* de Tennyson (musique de Richard Strauss) devant une salle comble à la Brasserie Handwerk (en attendant que nous ayons une maison du peuple) et cet émouvant poème a été très apprécié.